

NAISSANCE D'UNE LANGUE ÉCRITE ET D'UNE LITTÉRATURE SLAVES : ENTRE ADAPTATION ET OPPOSITION À BYZANCE «L'ÂGE D'OR» - I^{er} ROYAUME BULGARE (680/1018)

Le contexte politique et religieux dans lequel s'inscrit l'œuvre commencée par Constantin Cyrille le Philosophe et Méthode, poursuivie et amplifiée par leurs continuateurs (Clément et Naoum d'Okhrid, Constantin de Preslav, Jean L'Exarque et autres) est l'établissement et l'affermissement d'un pouvoir bulgare stable, fort et autonome. Dans cette entreprise, l'Etat voisin, l'empire byzantin, est un modèle dont la jeune Bulgarie, toutefois, se méfie car il peut vite devenir une menace pour son existence même. La volonté des rois Boris et Siméon, relayée par les disciples de Cyrille et Méthode vise trois objectifs :

- La féodalisation, ciment politique et social permettant d'étouffer les luttes intestines entre clans de boyards ;
- La christianisation, ciment religieux et culturel dans un pays morcelé par plusieurs interactions culturelles et ethniques et où cohabitent trois types de paganisme : héritage gréco-romain, paganisme slave, paganisme protobulgare. En 865, Boris adopte officiellement le christianisme ; après des pourparlers avec les deux Eglises, romaine et byzantine, il arrête son choix sur l'Eglise d'Orient qui promettait une plus grande autonomie. La christianisation affermit également l'autorité du souverain bulgare à l'extérieur : elle offre à la Bulgarie une intégration dans l'Europe chrétienne et donc "civilisée".
- La slavianisation, ciment culturel dans un pays où se côtoient deux grandes origines ethniques : l'aristocratie est protobulgare mais elle a adopté la langue orale des différentes tribus slaves, d'où la nécessité de créer une langue écrite. Jusqu'au IX^e siècle et à l'invention d'un alphabet spécifique par Cyrille, on écrivait le slave vernaculaire à l'aide de l'alphabet grec et surtout, le grec était la langue officielle. Avec le concile de Preslav, en 893, le slave devient la langue officielle de l'Eglise et de l'Etat, sur les plans à la fois religieux et administratif. C'est là un tournant décisif accompli par Siméon qui a fait ses études à Constantinople et qui connaît bien le monde byzantin : il s'agit de donner au slave, langue d'abord exclusivement liturgique, le statut de langue officielle, "universelle", susceptible de remplir des fonctions à la fois religieuses, sociales et littéraires.

La culture protobulgare

Quelques rappels historiques tout d'abord : l'Etat bulgare, créé en 680, est reconnu officiellement par Byzance en 681. Son premier souverain est le khan Asparoukh, sa capitale, Pliska. Il s'étend de la mer Noire, à l'est, au Balkan au sud, la frontière septentrionale étant délimitée par les Carpates, jusqu'au Dniestr.

C'est un Etat fondé à partir de deux ethnies : les Slaves, qui occupent le pays au VI^e siècle, et les protobulgares (tribus turco-altaïques, comme les Huns, Avars et Pétchégnègues) qui franchissent le Danube après avoir repoussé l'armée byzantine et

envahissent le territoire au VIII^e siècle, fondant la Grande Bulgarie. La menace byzantine pousse Asparoukh à entrer en pourparlers avec les tribus slaves locales et à s'aller avec elles.

L'aristocratie protobulgare, qui pratique une religion païenne, adopte la langue des Slaves (qui ont une autre religion païenne), langue parlée, sans écriture propre. On trouve un témoignage intéressant des étapes par lesquelles passe le bulgare dans son processus d'acquisition d'une écriture dans *O pismenex* ("Des Lettres"), du Moine Khrabār. Il distingue trois étapes : celle de traits et de bâtons (sorte d'écriture runique) ; celle où le bulgare s'écrit avec l'alphabet grec (mais le Moine Khrabār fait remarquer qu'il est impossible avec le grec de noter les particularités du slave, telles que les consonnes chuintantes et les voyelles nasales) avant que la langue grecque ne soit adoptée comme langue officielle ; enfin, la création des deux alphabets slaves, le glagolitique et le cyrillique.

"Avant, les Slaves n'avaient pas de lettres mais c'est à l'aide de traits et de barres qu'ils lisaient et prédisaient l'avenir car ils étaient encore païens. Lorsqu'ils se sont convertis, ils devaient écrire la langue slave avec les caractères latins et grecs, sans systématisation. Mais comment peut-on écrire convenablement avec des lettres grecques des mots comme jivot, tsarkvi, j'zik, (...) et il en fut ainsi durant de longues années."

Le monument écrit le plus ancien serait la "Liste nominative des khans bulgares", qui date du VIII^e siècle, écrite à l'aide de l'alphabet grec puis transcrite en glagolitique. Au total, on compte environ soixante inscriptions protobulgares sur la pierre, les rochers, les dalles funéraires, colonnes de pierre, retranscrites pour la plupart en vieux slave. Elles parlent d'événements militaires, de la construction de monuments, des relations entre la Bulgarie et Byzance, etc.

L'œuvre de Cyrille (826 ?/869) et Méthode (820/885)

C'est dans un contexte politico-religieux tendu que naît en Europe une troisième civilisation, slave, marqué par les luttes d'influences et de pouvoir, les confrontations et rivalités entre l'Orient et l'Occident : Byzance, Eglise romaine, empire arabe et royaume germanique. L'Eglise d'Orient élargit ses positions parmi les Slaves et se heurte à l'Eglise romaine et au royaume germanique. D'autre part, à une époque où règne, aussi bien dans l'Eglise d'Orient que dans l'Eglise romaine, le dogme des trois langues sacrées, hébreu, grec et latin, pour célébrer l'office divin (ce sont les trois langues que l'on retrouve sur la croix du Christ), le combat de Cyrille pour imposer l'usage d'une langue vernaculaire et vulgaire, le slave, afin de transcrire les textes sacrés et de célébrer la liturgie passait pour hérétique. Ses arguments en faveur du slave, dans la polémique qui l'opposa au clergé catholique, sont demeurés célèbres :

"Est-ce que la pluie ne tombe pas, envoyée par Dieu, également sur tout le monde ? Est-ce que le soleil ne jette pas sa lumière de la même façon sur tout le monde ? Est-ce que nous ne respirons pas dans l'air de la même façon ? N'avez-vous pas honte de ne fixer que trois langues et d'ordonner que tous les autres peuples et les autres nations restent aveugles et sourds ? Dites-moi si vous faites ainsi de Dieu un impotent qui ne peut pas faire cela ou un envieux qui ne le veut pas ? Nous connaissons de nombreux peuples qui ont une écriture et qui louent Dieu chacun dans sa propre langue." (cf. Matthieu, 5, 46 : "Il fait lever le soleil pour les bons comme pour les méchants. Il fait pleuvoir sur les justes comme sur ceux qui bafouent la justice.")

Né à Thessalonique d'un père grec et d'une mère que l'on suppose slave (on est réduit à des hypothèses sur bien des points), Cyrille, de son vrai nom Constantin, grandit dans un milieu bilingue gréco-slave. A l'époque règne une grande compréhension

linguistique à l'intérieur du monde slave, de Thessalonique à la Bohême. Remarqué pour son intelligence et sa grande curiosité, il est envoyé se former dans la célèbre école Magnaure de Constantinople où l'on enseigne les disciplines du trivium (grammaire, dialectique, rhétorique) et du quadrivium (géométrie, arithmétique, astronomie, musique). Il est envoyé plusieurs fois en mission évangélisatrice par Byzance : auprès du califat de Bagdad et des Khazars.

En 862, le roi de Moravie, Rostislav, envoie des émissaires à l'empereur Michel III de Byzance avec une lettre :

"Notre peuple a rejeté le paganisme et adopté la loi divine. Mais nous n'avons pas de maître capable de nous expliquer dans notre langue la véritable foi chrétienne, ce qui pourrait motiver d'autres pays à faire comme nous. Aussi, Seigneur, nous te demandons de nous envoyer un évêque et maître car c'est de vous que provient toujours une bonne loi pour tous les pays."

Après avoir travaillé à la création d'un alphabet et à la traduction en slave des textes les plus utiles pour la liturgie, Cyrille et son frère Méthode partent en 863 pour la Moravie en emportant ce bagage intellectuel. On date donc traditionnellement la création du premier alphabet slave, le glagolitique, de 863.

L'objectif de Rostislav est à la fois politique et religieux : la Moravie est un Etat puissant et grand, qui englobe la Slovaquie occidentale, la Bohême, l'Autriche méridionale et une partie de la Pannonie (Hongrie). Il se trouve entre le royaume germanique et le royaume bulgare. Évangélisé au VIII^e siècle, il suscite bien des ambitions, notamment celles du clergé germanique qui aimerait coiffer l'Eglise morave. Il s'agit donc pour Rostislav à la fois d'affermir la chrétienté en Moravie et de garantir l'autonomie de l'Eglise grâce à la langue slave ("notre langue"), d'où la demande à la fois d'un évêque pour le placer à la tête de l'Eglise morave et d'un maître spirituel.

Concernant l'alphabet créé par Cyrille, deux thèses continuent à s'opposer :

1. le premier alphabet slave existant serait le cyrillique, créé sur la base du grec dès le IX^e siècle, diffusé un certain temps par Cyrille qui ensuite fonde le glagolitique (c'est la thèse notamment d'Emile Gueorguiev qui s'appuie sur des inscriptions de Preslav écrites en glagolitique mais aussi en cyrillique et qui, selon lui, sont concomitantes ; il se fonde aussi sur des manuscrits cyrilliques diffusés chez les Slaves du sud et en Russie, qu'il date du IX^e siècle) ;
2. la thèse la plus répandue est que l'alphabet glagolitique (d'après *glagol*, "le verbe") fondé par Cyrille vers 863 est le premier alphabet slave. Plus tard, fin IX^e début Xe siècle, il est progressivement remplacé par le cyrillique, plus simple, calqué sur le grec, que l'on attribue à Clément d'Okhrid (mais là aussi, il n'y a aucune certitude, étant donné que Clément est un fervent admirateur de l'œuvre de Cyrille et qu'à Okhrid, le glagolitique se maintient plus longtemps que dans la Bulgarie du nord-est).

Les partisans de cette thèse, reprise dans l'Encyclopédie cyrillo-méthodienne, s'appuient sur le fait que les plus anciens témoignages écrits en slaves le sont en glagolitique : la langue reflète un état plus ancien que ceux écrits en cyrillique ; dans les palimpsestes, on distingue du glagolitique sous le cyrillique ; enfin, c'est de Moravie que le glagolitique est transmis à la Croatie. Au temps des deux frères Cyrille et Méthode, le glagolitique est donc d'abord utilisé en Moravie, puis en Bulgarie jusqu'au XII^e siècle. A Preslav, il est vite remplacé par le cyrillique. Aux XIV-XV^es siècles, le glagolitique est encore en vigueur à Prague, dans un monastère slave. Il perdure jusqu'au XX^e siècle en Dalmatie, où il est conservé par des catholiques de rite slave. En Russie, c'est le cyrillique qui se répand dès le XI^e siècle, en Serbie et en Macédoine au XII^e.

L'origine du glagolitique est également controversée : serait-il inspiré par le grec, l'hébreu, le syrien (il semblerait que Cyrille ait connu ces langues), l'arabe, le géorgien, l'arménien, le copte, l'albanais ? A l'heure actuelle, les chercheurs sont plutôt d'avis que c'est un alphabet nouveau, original qui répond aux règles phonologiques du vieux slave. Il permet en tout cas la création d'une langue littéraire sur la base des parlers slaves de la région de Thessalonique avec certaines influences grecques. C'est une langue comprise en Moravie, Pannonie et, plus tard, en Serbie et en Russie.

Quant aux textes traduits apportés par Cyrille lors de sa mission, ce sont l'Évangile selon saint Jean, un recueil de textes des Quatre évangiles, les Actes des apôtres, un Psautier.

En Moravie, Constantin-Cyrille développe une intense activité de formation et d'instruction : il lutte pour prêcher et évangéliser en slave, forme des disciples à l'écriture et à la traduction. En ce qui concerne l'introduction du vieux slave comme langue liturgique, les missionnaires se heurtent aux partisans des trois langues sacrées.

En 867/868 ils quittent la Moravie pour se rendre à Rome, invités par le pape Nicolas I. Entre temps, la Moravie est devenue vassale de Louis II le Germanique, ce qui renforce les positions du clergé germanique et entrave la tâche de Cyrille et de Méthode. Arrivés à Rome, ils sont accueillis en grande pompe par le pape Adrien II (Nicolas étant mort) qui espère alors étendre son influence à certaines provinces slaves où il est en rivalité avec Byzance. Il bénit les livres saints traduits en vieux slave et intronise prêtres plusieurs disciples de Cyrille et Méthode.

Constantin, de santé fragile et sentant sa mort prochaine, se fait moine et prend le nom de Cyrille. Avant de mourir, en 869, il adresse un dernier message à son frère :

"Voilà, mon frère, nous étions tous les deux attelés au même joug pour tracer un même sillon. Je termine mes jours et tombe sur le champ. Quant à toi, tu aimes trop la montagne [le monastère]. Mais ne délaisses pas ton enseignement à cause de la montagne car c'est lui qui t'assurera le mieux le salut."

Il est enterré en grande solennité.

L'œuvre de Cyrille appartient aux deux cultures, slave et byzantine. Il écrit d'abord des œuvres originales en grec, suivant les traditions littéraires byzantines, puis, après avoir créé l'alphabet slave, en vieux slave : c'est donc le fondateur de la littérature vieux-slave et le premier grammairien slave. Il laisse des œuvres polémiques, philosophiques, théologiques (discussions sous forme de dialogues), linguistiques. Il a traduit du grec en slave les quatre évangiles et un Psautier en vers.

Dans ce qu'on appelle le "feuillet macédonien" (*makedonski list*), et qui, d'après André Vaillant et plusieurs spécialistes bulgares, contiendrait un fragment du prologue écrit par Cyrille à sa traduction de l'évangélaire, on trouve ses principes de traduction :

"Même si vous trouvez que ce n'est pas le même terme exact qui a été mis, nous nous sommes efforcé de trouver un mot adéquat dans la traduction de l'évangile, étant donné que nous avons peur d'ajouter quelque chose de trop. Et si l'on trouve quelque part un ajout, que celui qui lit comprenne bien qu'on y a été contraint et qu'il ne s'agit là ni de hardiesse ni d'outrecuidance. Car personne ne serait assez hardi ni présomptueux pour ajouter ou enlever des mots des récits évangéliques sans que ce soit nécessaire car c'est l'objectif qu'il poursuit en tant que maître. Et quand bien même nous nous sommes efforcé de trouver les mots adéquats, ils ne sont pas toujours rendus avec les mêmes équivalents. Car ce ne sont pas des mots et des termes que nous avons besoin mais du sens des évangiles. Aussi, là où le grec et le slave sont en concordance, où les mots se correspondent, nous les avons gardés. Mais si quelque part le mot est plus long ou perd son sens, nous avons eu recours à un autre terme pour le rendre, afin de ne pas renoncer au sens.

Car il n'est pas possible de transférer exactement une langue dans une autre, lorsqu'on traduit, or c'est souvent ce qui se passe dans toute langue traduite dans une autre. Si un mot est beau dans l'une des

deux langues, il peut ne pas l'être dans l'autre ; un mot de registre élevé dans la seconde langue ne l'est pas dans la première, un mot glorieux dans l'une ne l'est pas dans l'autre. Un mot masculin dans une langue peut être féminin dans l'autre : ainsi, les termes $\delta\iota\delta\acute{\alpha}\sigma\eta$ et $\acute{\alpha}\sigma\omicron\beta\eta$ qui sont masculins en grec sont féminins en slaves : reka, zvezda. Et lorsqu'on dit en grec $\delta\tilde{\upsilon}\acute{\iota}\acute{\omicron}\acute{\alpha}$ $\delta\tilde{\upsilon}$, en slave c'est vsitchko tova. De même à $\delta\tilde{\upsilon}\acute{\iota}\acute{\omicron}\acute{\alpha}$ $\delta\tilde{\upsilon}$ $\acute{\Upsilon}\acute{\epsilon}\acute{\iota}\varsigma$ correspond en slave vsitchki ezitsi.

Car il n'est pas possible de se conformer partout au mot grec ; ce qu'il faut, c'est conserver le même sens. D'ailleurs il est possible que çà et là, à un terme masculin en grec corresponde un terme féminin en slave et si nous le traduisons par un terme masculin, comme en grec, nous altérerons grandement la traduction.

Ces termes sont rares mais existent tout de même. Si bien que lorsque nous n'avons pas gardé le même mot, nous avons exprimé le sens, qui a la même puissance. Car c'est pour leur sens que nous traduisons tous ces récits évangéliques, et non pas pour trouver l'équivalent des mots. Comme l'a dit l'apôtre Paul dans l'évangile : "Je rends grâce à mon Dieu de m'avoir donné plus de langues qu'aux autres. Mais à l'église, je préfère utiliser cinq mots compris, afin d'instruire les autres, plutôt que mille mots dans une langue inconnue."

Quant à son disciple, Denys, il dit : "Je pense qu'il est vain et erroné de rechercher non pas la force du sens mais l'équivalent des mots. Cette démarche ne peut être caractéristique de celui qui cherche à atteindre le divin, elle l'est de celui qui reçoit les sons vides. Et même s'ils parviennent jusqu'à ses oreilles, ils demeurent en dehors de lui."

D'après les spécialistes qui ont comparé l'original et la traduction, Cyrille s'appuierait scrupuleusement sur le grec et nous livrerait une traduction exacte, dans le droit fil de la tradition de traduction des textes sacrés (selon Jérôme, même l'ordre des mots est un mystère à respecter, d'où l'impératif de ne pas ajouter ni enlever quoi que ce soit). Cependant, conscient de la différence de structure des langues, il justifie la recherche d'équivalents pour ne pas renoncer au sens car "ce ne sont pas des mots et des termes que nous avons besoin mais du sens des évangiles". Pour mieux comprendre le contexte de cette déclaration, il faut savoir que la traduction de l'Ancien Testament faite au IIe siècle en grec par Aquila était si littérale (préservant même le genre des mots !) qu'elle était parfaitement incompréhensible.

Ce qui est remarquable, aussi bien chez Cyrille que chez ses continuateurs qui s'efforceront de suivre son exemple et sa voie, c'est la recherche de mots slaves calqués sur le grec, néologismes qui enrichissent la langue (et non pas simple translittération) et le désir d'écrire dans une langue claire et intelligible.

Méthode poursuit l'œuvre de son frère dans un contexte politique et religieux très tendu et délicat : désireux de s'assurer des "vassaux" auprès des Slaves d'Europe centrale qui étouffaient sous l'emprise du clergé germanique, le pape Adrien envoie Méthode en mission auprès des Slaves de Pannonie et de Moravie, avec le droit de former, prêcher et de dire la liturgie en langue slave. Méthode est intronisé archevêque de Pannonie. Mais il ne peut gagner son archevêché : il est enlevé et incarcéré par les évêques germaniques que cette nomination offusque et gêne. Il est relégué dans un monastère de Bavière. Il faut attendre trois ans pour que le pape Jean VIII intervienne et le fasse libérer (ce silence est-il dû à des intérêts politiques ? Le pape n'était-il pas au courant ?). En 873, Méthode regagne son archevêché de Pannonie où il officie en slave, malgré une première interdiction du pape, et développe une forte activité d'évangélisation. Un an plus tard, cependant, le prince de Moravie prête allégeance au roi germanique : les prêtres en profitent pour détruire systématiquement l'œuvre de Cyrille et Méthode. Le pape est contraint de céder, comme en témoigne une lettre qu'il envoie à Méthode :

"Nous avons appris que tu dis la messe en barbare, c'est-à-dire en langue slave, alors que par une lettre que Paul, évêque d'Ancône, t'a remise, nous t'avons déjà interdit de célébrer en cette langue les solennités sacrées de la messe ; tu ne peux le faire qu'en langue latine ou grecque, comme les chante

l'Eglise de Dieu répandue sur toute la terre et dans toutes les nations. Naturellement, il t'est permis de prêcher et de t'adresser au peuple dans cette langue."

Isolé par l'échec de cette mission morave, Méthode revient à la traduction. Si l'on en croit son hagiographe, il aurait traduit avec ses disciples en huit mois :

- la Bible presque entière, à partir de la recension lucianique (révision de la Septante par Lucien d'Antioche à partir de l'hébreu et confrontation avec d'autres traductions grecques)
- un Nomocanon (recueil de lois civiles et religieuses byzantines)
- un Paterikon (recueil d'œuvres des Pères de l'Eglise).

Méthode meurt en 885.

Continuation de l'œuvre de Cyrille et Méthode en Bulgarie : Preslav et Okhrid

A la mort de Méthode, les évêques germaniques passent à l'attaque et persuadent le nouveau pape, Etienne V, de condamner l'œuvre des deux frères, d'autant plus facilement que les guerres théologiques entre Rome et Byzance ont repris de plus belle : "Il est interdit d'autorité apostolique d'oser encore ce que le même Méthode s'est permis de faire : célébrer en slave la messe et les très sacrés ministères."

Les disciples de Cyrille et Méthode (les prêtres et diacres formés par eux seraient au nombre de 2000) sont persécutés, vendus comme esclaves (rachetés et libérés), emprisonnés, torturés. La plupart, cependant, trouvent refuge dans la Bulgarie de Boris I, à partir de 886. C'est donc en Bulgarie qu'est poursuivi et amplifié l'héritage de Cyrille et de Méthode, c'est là un apport essentiel du Ier royaume bulgare à l'Europe slave.

On peut parler d'une rencontre au bon moment entre cet afflux de lettrés slaves désireux de continuer l'œuvre entreprise et le désir du prince Boris, plus tard de son fils Siméon, tous deux éclairés et lettrés, d'établir un pouvoir fort et de cimenter une nation aux ethnies et religions diverses par :

- la christianisation (unité religieuse),
- la féodalisation (unité sociale et politique),
- la slavianisation (unité culturelle).

Cette naissance d'une culture slave et chrétienne se fera à partir du modèle le plus proche et le plus illustre de l'Europe de l'époque, Byzance, héritière de l'antiquité grecque, mais avec des thèmes et images propres, de manière à préserver l'autonomie politique, religieuse et culturelle de la Bulgarie. Il s'agit donc d'une assimilation contrôlée et bien comprise du modèle chrétien byzantin par le développement de la langue vernaculaire chargée de remplir des fonctions littéraires et liturgiques à la fois (situation qui n'est pas sans rappeler l'activité de traduction à Tolède, sous l'impulsion d'Alphonse X, désireux de développer une littérature en langue vernaculaire, le roman castillan, pour s'affranchir de la tutelle de l'Eglise catholique, comme on le verra plus tard). Cette œuvre commence avant que le slave ne devienne langue officielle de l'Eglise et de l'Etat en 893 sous Siméon, grâce à l'activité des continuateurs de Cyrille et Méthode.

886 est donc l'année de l'arrivée des disciples de Cyrille et Méthode à Pliska, capitale du royaume bulgare sous Boris. Saint Clément est envoyé en Macédoine, à Koutmitchevica, pour instruire les Slaves chrétiens, païens ou influencés par les hérésies dualistes (pauliciens). C'est une région annexée depuis peu à la Bulgarie et Boris veut y affermir son pouvoir par l'évangélisation en slave. Saint Naoum demeure à Pliska. On a ainsi deux grands foyers culturels : l'un au nord-est, à Pliska (puis à Preslav, lorsque

Siméon en fait la capitale du royaume à partir de 893), l'autre au sud-ouest, dans la région d'Okhrid.

✓ *OKHRID*

La personnalité dominante de cette région est **saint Clément**. Il a participé à la mission en Moravie et demeure jusqu'au bout fidèle aux deux frères. Il fait partie des disciples qui ont été ordonnés prêtres par le pape à Rome et a été témoin de la discussion contre le dogme des trois langues sacrées.

En Macédoine, Boris I lui fait don d'une maison pour qu'il puisse travailler, en attendant que soit terminée l'édification du monastère saint Pantélémon à Okhrid. Il prêche en slave, forme des disciples (3500 si l'on en croit son hagiographe), pose des bases solides pour un enseignement, une littérature et une liturgie slaves, alors que dans le reste de l'Europe, tout se fait en latin. Lorsque Siméon devient roi en 893, après que son père a détrôné son frère aîné Vladimir, il décide de nommer un haut clergé slave et non byzantin, qui puisse dire la liturgie et nommer les prêtres. C'est donc un tournant décisif dans l'Eglise bulgare. En 919, lorsque son pouvoir est bien assis, son royaume élargi, Siméon nommera même un patriarche bulgare sans l'autorisation de Byzance qui ne le reconnaîtra que sous le règne de Petar, fils de Siméon. Clément est le premier évêque bulgare, d'abord de Preslav, puis de Velitsa (région d'Okhrid), Constantin de Preslav prenant sa suite à Preslav.

Clément meurt en 916, il est aussitôt canonisé.

Son œuvre se compose :

- de sermons et homélies, panégyriques (il suit la composition des modèles byzantins : rhétorique grecque avec questions, transitions, mouvements rythmiques, ainsi que les règles héritées de l'Antiquité, d'Hermogène et d'Aristote, et suivies durant tout le Moyen Age) ;
- d'hagiographies (notamment des Vies de Cyrille et Méthode) ;
- de poésie religieuse ;
- de traductions (il ne fait aucun doute qu'il a traduit mais on ne sait pas encore trop quoi exactement).

Naoum, d'origine bulgare, se fait moine très jeune. Il participe lui aussi à la mission en Moravie, puis à Rome, où il est intronisé prêtre (*prezviter*). Lorsque Clément est nommé évêque en 893, il le remplace dans ses activités d'instruction et de formation. On a de bonnes raisons de supposer qu'il avait aussi d'importantes activités littéraires mais il ne reste qu'un manuscrit de lui, découvert récemment, un *Canon en l'honneur de l'apôtre André*.

✓ *PRESLAV*

D'après les dédicaces et panégyriques que l'on connaît (tout le prologue de l'*Hexameron* de Ioan L'Exarque est un panégyrique de Siméon), il ressort qu'à Preslav, comme à Bagdad au IXe siècle – à l'époque de Siméon - ou dans le Tolède du XIe siècle, l'activité littéraire et traduisante ait été organisée, patronnée et favorisée par le roi Siméon lui-même. Il reste des évocations du grand rayonnement de ce centre culturel, capitale du

royaume bulgare à partir de 893, que l'on nommait "La grande Preslav". On a pris l'habitude d'appeler le règne de Siméon "le Siècle d'or" de la culture bulgare.

Toutes les sources présentent **Siméon** comme un fin lettré, grand amateur de livres et de culture. Protecteur des lettrés, il a à cœur de leur procurer de bonnes conditions de travail, participe au choix des textes à traduire, commande des traductions et copies (par exemple une nouvelle copie exécutée par son oncle Doks des *Quatre sermons contre les Ariens*, traduits par Constantin de Preslav ; c'est la traduction du recueil encyclopédique *Recueil de nombreux Pères* ; ou encore les recueils compilateurs connus sous les noms de "Zlatostrouï", "Svetoslavov" et autres). Il avait sans doute édifié et entretenu une belle bibliothèque dans son palais mais il n'en reste pas trace, sinon des mentions dans des manuscrits.

Lui-même, destiné originellement par son père à occuper de hautes fonctions ecclésiastiques, a fait ses études à l'école réputée de Magnaure, à Constantinople, où il a étudié grammaire, rhétorique, philosophie, théologie, astronomie, musique, arithmétique. Il séjourne dix ans à Constantinople et assimile donc la culture gréco-latine. C'est là qu'il mesure les besoins de son pays et son souhait est d'en élever le niveau culturel pour une meilleure intégration à l'Europe chrétienne. La rencontre avec les disciples de Cyrille et Méthode, à son retour en Bulgarie, est décisive. A partir de 893, lorsqu'il est porté sur le trône par son père, il a toute liberté pour réaliser cette ambition. Les seize ans de paix qui suivent les victoires de Siméon sur les Magyars et les Grecs (la *pax symeonica*) sont profitables au développement culturel de Preslav, ville forteresse achevée en 917.

Le cercle de traducteurs qu'il réunit se compose de :

Constantin de Preslav, disciple de Cyrille et Méthode. D'abord prêtre (*prezviter*) à Pliska, il est ensuite évêque de Preslav. Il travaille en liaison avec Siméon. On sait peu de choses de sa vie, il ne reste que son œuvre qui nous le présente comme un maître de l'acrostiche, très en vogue au Moyen Age. Il a laissé :

– la traduction d'un évangélaire pour les fêtes (extraits de l'évangile commentés) précédée de deux textes distincts : "la prière alphabétique", en vers, et une partie en prose (le prologue). Cette œuvre mêle donc, comme il est fréquent à cette période, œuvre traduite et originale. On retrouve *lestopoï* de l'époque, caractéristiques de tout le Moyen Age, aussi bien occidental qu'oriental, à quelques variantes près : humilité et prière à Dieu pour qu'il accorde un verbe abondant, panégyrique de Cyrille et Méthode. La forme de cet acrostiche, qui suit l'ordre alphabétique, est en lui-même un éloge de l'alphabet slave et des recherches formelles qu'il permet. Quant à l'évangélaire proprement dit, il contient cinquante et un sermons pour le dimanche. Chacun a son propre titre qui indique la source ainsi que l'évangile qui sera commenté. C'est donc un mélange de traduction et de commentaires personnels, avec une composition stricte qui suit les principes de la rhétorique.

Dans le prologue, il expose les motifs qui l'ont poussé à cette traduction, il semblerait qu'il y ait été poussé par Naoum, dans un but éducatif :

"Et vous tous, mes frères, pères et fils, qui voulez vous instruire, ne m'en voulez pas d'avoir l'audace de commencer cette entreprise, essayez plutôt de vous délecter en écoutant attentivement."

Il expose ses craintes par rapport à sa traduction (autre *topos* de l'époque) mais pas les principes qui l'ont guidé :

"C'est pourquoi, misérable que je suis, lorsque je me suis convaincu, comme je l'ai dit, et décidé à traduire les commentaires du saint évangile du grec en slave, j'ai tremblé, en proie à l'effroi, en voyant des mots qui dépassaient ma faculté de compréhension et mes compétences. Mais épouvanté par la mort qui

m'attendait si je ne m'inclinai pas, j'ai commencé par les évangiles du dimanche seulement car il m'était impossible de tout écrire. Je supplie tous ceux qui aiment le Christ de prier pour le succès de mon travail : que note à tous et souverain Jésus Christ m'accorde de remplir jusqu'au bout ma tâche pour la gloire du Père, du Fils et du Saint Esprit, Amen."

Ce qui nous intéresse, dans ce passage, par-delà les *topoi* déjà évoqués (prière à Dieu d'accorder le succès de l'entreprise, prière aux chrétiens, futurs lecteurs, d'être indulgents, humilité par rapport à la tâche entreprise), c'est de noter ce qui a dû être la plus grande difficulté de l'époque : traduire à partir d'une langue riche de plusieurs siècles et dotée de notions et concepts, d'abstraction, d'une grande tradition littéraire, dans une autre en pleine construction. On remarquera également que dans les textes de l'époque, on parle de langue slave, sans préciser de quel dialecte il s'agit (le bulgare). On verra que dans la France de la même époque, les traducteurs parlent non pas encore de vieux français mais de roman.

Il entreprend la traduction des *Quatre sermons contre les Ariens* de saint Athanase d'Alexandrie, à la demande de Siméon en 906. C'est une défense à la fois polémique et apologétique de la vraie foi et de ses dogmes contre les hérésies : en effet, c'est aux IXe et Xe siècles que se propagent en Bulgarie les hérésies orientales dualistes, comme le bogomilisme.

Le moine Hrabar est l'un des meilleurs écrivains de l'époque dans le genre de la polémique. Son œuvre magistrale est *Des Lettres*. Recopiée maintes fois, diffusée en Serbie et en Russie, elle a donc un caractère "pan-slave". On est réduit à des conjectures sur sa personne et l'époque à laquelle il a vécu. Le plus probable est qu'il a écrit fin IXe - début Xe siècles, peu après 893. Il faisait partie du cercle d'hommes de lettres rassemblés autour de Siméon. Il défend la slavité et l'alphabet slave dans l'esprit de la politique menée par Siméon. Dans *Des Lettres*, il relate l'histoire de la langue slave : d'abord écrite avec des traits, puis en grec, enfin avec l'alphabet créé par Cyrille, présenté comme un élu et envoyé de Dieu. Puis il caractérise cette écriture slave : d'après lui, les Grecs se sont inspirés des Hébreux et Cyrille des Grecs. Il décrit enfin les attaques portées contre cet alphabet et le défend par des arguments pertinents et une composition claire, avec une introduction à la polémique, une thèse, une antithèse, une conclusion, des illustrations par l'analogie. On estime que c'est la première œuvre polémique originale en Bulgarie.

Ioan L'Exarque, sans doute d'origine bulgare, a entendu parler de l'œuvre de Cyrille et de Méthode (cf. son prologue à *Cieux*). Il s'attelle à la traduction d'œuvres philosophiques au lexique ardu pour l'époque :

- *Le Traité de la vraie foi* de Jean Damascène (*Cieux*)
- *L'Hexameron* d'après Basile le Grand, Jean Chrysostome, Aristote, etc.

○ *Cieux* est une œuvre qui mêle traduction d'une grande partie du traité de Jean Damascène et écriture originale. C'est un traité théologique qui est aussi une synthèse des connaissances scientifiques de l'époque sur l'eau, le ciel, l'air, le feu, etc. Réservée à un public averti, elle contient une introduction précieuse pour l'histoire de la traduction car l'auteur y expose ses hésitations, motivations, principes de traduction (traduction non de la lettre mais du sens) :

"Prologue, écrit par le prêtre Ioan, exarque des Bulgares, qui a aussi traduit ces livres.

Etant donné que le saint homme de Dieu Constantin, dit le Philosophe, a mis tous ses efforts à former des lettres pour les livres slaves et traduire des extraits de l'Évangile et des Actes des apôtres, et qu'il a traduit autant qu'il a pu durant le temps qu'il lui a été imparti de vivre en ce monde de ténèbres, raison pour

laquelle il est entré dans la vie éternelle et a reçu la lumière en récompense de ses œuvres. Après sa mort, son frère, l'illustre archevêque Méthode, homme de Dieu, est demeuré en ce bas monde et a traduit les soixante livres canoniques du grec, c'est-à-dire du grec en slave. Quant à moi, comme j'en avais entendu parlé maintes fois, j'ai voulu tenter de traduire en langue slave les commentaires des maîtres. Car les autres, les soixante, avaient déjà été traduits par Méthode, comme je l'avais entendu dire. Mais après mûre réflexion, j'ai eu peur, en me donnant le mal de traduire dans ma langue les commentaires des maîtres pour le plus grand profit des générations à venir, de les altérer. Car je connais bien la bêtise et la rudesse de mon esprit, ainsi que la faiblesse et la paresse de mon corps. Ayant réfléchi à tout cela, je renonçai.

Mais plusieurs années passèrent et le pieux moine Doks, que j'allai voir, insista et me recommanda et pria de traduire les commentaires des maîtres. Il me rappela les faits suivants : "Les papes ont-ils d'autre tâche que celle d'instruire ? Puisque tu as accepté ce sacerdoce, tu te dois de l'accomplir." Et moi, pris entre la rudesse et la paresse, j'ai été davantage effrayé par la paresse et par la menace proférée par Dieu de la bouche des prophètes : "Je demanderai leur âme de tes mains et de même que vous m'avez rejeté, pour que je ne sois pas le guide et le souverain de mon peuple, de même, je vous rejeterai, et ainsi je ne serai pas votre roi. *Et comme vous n'avez pas entendu ma voix* et que vous m'avez grossièrement tourné le dos, refusant de vous soumettre, il en sera ainsi lorsque vous m'appellerez. Je n'écouterai pas votre prière, je ne l'entendrai même pas." (...) Quant à moi, tiraillé entre deux peurs, je me suis dit : celui qui n'obéit pas trouvera la mort, celui qui obéit – la vie. Et comme le Dieu tout puissant donne la vue aux aveugles, aux sourds l'ouïe, à l'esprit grossier et rustre l'acuité et la compréhension de la foi, et comme tu ut cadeau et tout don viennent de toi, père de la lumière dont j'ai évoqué le nom, de son fils Jésus-Christ et du saint Esprit, j'ai entrepris cette œuvre et j'ai traduit le livre de saint Jean Damascène.

Aussi, mes frères, ne soyez pas pointilleux si, quelque part, vous ne trouvez pas le même mot s'il est chargé du même sens. Car c'est ce que recommande saint Denys [l'Aréopagite] : "Il est inopportun, à mon avis, voire erroné, de prêter attention aux mots, et non aux sentiments et au sens. Et il n'est pas bon, si l'on veut comprendre le verbe divin, de ne prêter attention qu'aux sons purs : le verbe lui-même ne parvient pas jusqu'aux oreilles, il demeure en dehors, et l'on refuse de savoir ce que le mot veut dire. Et comment l'homme pourrait-il s'exprimer avec des mots qui voudraient dire tout à fait la même chose s'il s'en tient aux choses, aux lettres vides de sens et aux mots étrangers, et passe à côté du sens dont ils sont chargés, n'écoulant que ce qui fait du bruit aux lèvres et aux oreilles ? Car il n'est pas bon d'exprimer le chiffre "quatre" par l'expression "deux fois deux", ou de rendre quoi que ce soit par plusieurs parties du discours.

Je vous en supplie, vous qui lisez ces livres, priez Dieu pour moi, pauvre pécheur, lisez avec indulgence et attention, et pardonnez-moi si vous trouvez qu'à certains endroits, je n'ai pas traduit les mots comme il le fallait. Car il n'est pas toujours possible de traduire la langue grecque dans une autre. Il en va de même avec chaque langue, lorsqu'on la traduit dans une autre."

Là aussi, on retrouve les *topoi* de l'époque (dans des termes que l'on retrouvera dans les prologues écrits par les traducteurs médiévaux français) : grande humilité, peur de ne pouvoir accomplir une tâche divine qui dépasse les compétences, aiguillon qui vient de quelqu'un d'autre, etc. Il s'agit, pour Ioan L'Exarque, de poursuivre l'œuvre commencée par Cyrille et Méthode, et de traduire le sens et non le signifiant. Il n'est pas inintéressant de noter qu'à l'instar de saint Cyrille, il cite justement Denys l'Aréopagite qui devait influencer sensiblement la pensée néoplatonicienne : c'est justement dans le néoplatonisme que Berman voit l'origine de la traduction selon le sens et non la lettre (distinction entre le corps / signifiant qui n'est qu'apparence, à la différence de l'âme / signifié qui est essence).

Cette conception de la traduction devait être suivie par les traducteurs suivants :

- l'auteur anonyme du Panégyrique de Siméon :

"Le grand roi parmi tous les rois, Siméon, souverain tout puissant, pris d'un grand désir de faire sortir des ténèbres les pensées cachées dans la profondeur des livres ardues selon les commentaires du très sage Basile, m'ordonna, à moi, si ignorant, d'en changer l'enveloppe verbale mais en gardant le sens dans son exactitude (...)"

- le prêtre Ioan (*prezviter Ioan*) dans son introduction à la *Vie de saint Antoine* :

"Car nous n'avons pas trouvé bon de traduire tous les mots grecs en langue. D'ailleurs, ce n'est pas possible, mais nous avons tenté d'en rendre le sens "

- *L'Hexameron* est un ouvrage destiné à un public plus large, qui apporte des connaissances concrètes sur l'être humain. Son titre vient du fait que l'oeuvre, qui est une compilation de Basile le grand, Jean Chrysostome, Sévérien de Gabala et Aristote, se présente sous la forme de six sermons, chacun pour un jour.

De même que dans l'introduction à *Cieux*, dans celle de *L'Hexameron*, qui commence comme un panégyrique de Siméon, Ioan l'Exarque explique comment il a procédé par la métaphore de l'emprunt de matériaux pour son édifice. La traduction est considérée comme un palliatif de l'écriture originale, comme un emprunt, une création à partir d'un tout-fait :

"Or ces six sermons, mon Seigneur, nous ne les avons pas créés de nous-mêmes mais nous en avons pris un exactement, en gardant les mêmes termes, tel qu'il est dans *L'Hexameron* de saint Basile, l'autre, nous l'avons adapté selon le sens ; nous avons fait de même avec Jean [Chrysostome] et d'autres dont nous avons lu naguère quelque chose. C'est ainsi que nous avons assemblé cette oeuvre : nous avons fait comme celui à qui notre souverain demanderait de lui construire un palais mais qui ne disposerait pas de matériaux ; il irait chez des riches et demanderait à l'un du marbre, à un autre des briques et c'est ainsi qu'il bâtirait les murs, puis il couvrirait le sol de marbre – à partir de ce qu'il aurait mendié auprès des il tresserait des branches d'avelinier et il en ferait un plafond qu'il couvrirait de chaume ; pour les portes, il tresserait des badines et de la même manière il ferait la haie. C'est ainsi qu'il convient d'agir lorsqu'on ne possède rien chez soi. Notre esprit connaît la même pauvreté. Et comme il n'a rien chez lui, il a composé ces sermons à partir de l'oeuvre d'autrui ; il a ajouté quelque chose de sa pauvre maison mais ses mots sont comme le chaume et l'avelinier. Et si le souverain est bien disposé à son égard, il considérera cette oeuvre comme la sienne. Que Dieu notre Seigneur, le souverain des souverains, lui prête longue vie afin que, par ses bonnes actions, il entre au paradis, avec tous les hommes pieux. Gloire à notre Dieu pour les siècles des siècles ! Amen."

Mais, pratique courante au Moyen Age où la notion d'auteur n'est pas un concept connu, un grand nombre d'oeuvres traduites sont anonymes et non datées.

✓ *Littérature populaire "parallèle"*

A côté de cette littérature "officielle", liée aux intérêts de l'Etat et de l'Eglise, une littérature parallèle et traduite se développe, qui correspond mieux aux besoins et goût d'un nouveau public de "demi-lettrés" capables de lire le glagolitique et le cyrillique. Quant à la grande masse populaire, elle est sensible au folklore encore marqué par le paganisme. Aussi traduit-on :

- des apocryphes (d'abord "texte caché" au sens étymologique, ce terme désigne ensuite tout texte non accepté, voire condamné par l'Eglise) : proses, récits et nouvelles, apocalypses, lettres, psaumes, textes à questions et réponses, qui forment les "véritables apocryphes" ; apocryphes secondaires, tels que la divination. Les apocryphes apparaissent en bulgare à la fin du IXe et au début du Xe siècles, venus de Palestine, de Syrie et d'Egypte par la Grèce, les plus tardifs naissant dans l'empire byzantin, écrits par des hérétiques dualistes (pauliciens, nestoriens). Ce sont principalement des écrits biographiques légendaires au style vif et alerte, plus riches en événements que les hagiographies, où cohabitent réalisme, fantastique, morale dualiste. La littérature bogomile est surtout représentée par *Le livre secret*. L'hérésie bogomile, qui menace tout particulièrement l'Etat et l'Eglise dont elle sape l'autorité en encourageant la rébellion, sera l'objet de condamnations multiples.

- une littérature narrative (d'aventures peut-on dire, avec des récits de batailles, d'amour, d'amitiés, de victoires, etc.). Le plus populaire, durant tout le Moyen Age, est *Le*

roman d'Alexandre (en Bulgarie, il sera toujours en vogue au XIXe siècle). Apparu aux IIe ou IIIe siècles à Alexandrie, en grec, il connaît plusieurs traductions dans le monde slave : au Xe s. du grec en slave, au XIVe siècle, il sera popularisé dans une traduction serbe chez les Slaves du sud. On traduit également *Akir le très sage*, œuvre diffusée en syriaque, arabe, hébreu, grec, slave, qui oppose deux types de caractères et de morale pour faire ressortir le triomphe du bien ; des *Récits des Pères de l'Eglise* présentés en un style vif comme des récits racontés au narrateur.

- des chroniques byzantines : *Khronografija*, de Jean Malalas, *Khronika*, du moine Jean Amartol.
- des livres d'histoire naturelle : *Physiologue*, *Hexameron* de Ioan L'Exarque
- des traités juridiques : recueil de lois byzantins (*Nomocanon*) traduit par Méthode, *Zemedelski kanon*.

Conclusion

L'œuvre de traduction en vieux slave s'accomplit dans le cadre d'une ferveur et d'un respect littéraliste du texte sacré canonique, communs à l'ensemble du Moyen Age et hérités de l'Antiquité. L'enjeu est aussi la diffusion du christianisme, d'où l'exigence de traduire dans une langue claire et intelligible, simple, proche de la langue parlée.

Dans ce contexte général, si le souci de Cyrille, qui s'attelle aux Évangiles même, est le respect scrupuleux du texte traduit, ses continuateurs s'attachent plutôt à rendre le sens. Ce qui caractérise l'œuvre de ces premiers traducteurs slaves, c'est la création de calques néologiques autant qu'il est possible de le faire, plutôt que l'emprunt de termes étrangers, tendance qui s'accroît au fil des siècles. Ce phénomène est surtout visible dans la formation de termes composés encore en vigueur de nos jours, favorisée par la structure même de la langue, et qui s'est renforcée aussi bien à Preslav que, plus tard, à Tarnovo.

En ce qui concerne le statut de la traduction et des traducteurs, il ne diffère guère de celui de l'Europe occidentale : traduction et littérature originale sont mêlées par la compilation, l'introduction de commentaires, etc.). La compilation d'œuvres de saints incontestés est aussi une garantie d'autorité pour cette jeune liturgie slave. Enfin, elle aide à répondre aux questions que se posent les lecteurs, marquant ainsi le début d'une tradition perpétuée par les *damaskini*, aux XVI-XVIIIe siècles.

Traduction et compilation ouvrent la voie à la création d'une littérature originale dont les modèles suivent les canons byzantins (hagiographie, panégyriques, sermons, homélies, poésie religieuse, etc.).

Les traducteurs d'Okhrid et de Preslav ont pu bénéficier, semble-t-il, de conditions de travail propices, garanties par le souverain, tout comme à Bagdad au IXe siècle, ou à Tolède et Séville aux XII et XIIIe siècles.

Sources :

- *Kirilo-metodievska enciklopedija*, Sofia, BAN, tom 1 1985, tom 2 1995
- Emil Georgiev, *Razcvetat na bălgarskata literatura v IX-X v.*, Sofia, BAN, 1962
- *Staro-bălgarski stranici*, antologija (săstavitel Petăr Dinekov), Sofia, Bălgarski pisatel, 1966

- *Tāržestvo na slovoto, Zlatnijat vek na bālgarskata knižnina, letopisi, žitija, blagoslovie, ritorika, poezija*, antologija (sāstaviteli Klimentina Ivanova, Svetlina Nikolova), Sofia, Agata, 1995.
- André Vaillant, *Manuel du vieux slave*, Paris, Institut d'Etudes slaves, 1964.
- Francis Comte, *Les Slaves*, Paris, Albin-Michel, 1985
- Donka Petkanova, *Bālgarska srednovekovna literatura*, Veliko-Tārnovo, Abagar, 2001 (4e édition enrichie)
- *Xristomatija po staro-bālgarska literatura* (P. Dinekov, K. Kuev, D. Petkanova), Sofia, Nauka I izkustvo, 1978
- *Staro-bālgarska literatura, enciklopedièen reènik* (Donka Petkanova), Sofia, Petār Beron, 1992
- Klimentina Ivanova, *V naèaloto be knigata*, Sofia, Ariadna, 2002
- Joan Ekzarx, *Šestodnef*, Sofia, Xejzāl, 2000
- *Životāt na Aleksandār Makedonski*, Sofia, Vreme, 1994
- Krasimir Stanèev, *Stilistika i žanrove na starobālgarskata literatura*, Sofia, Prosveta, (1982) 1995
- *Starabālgarska literatura v 7 toma*, Sofia, bālgarski pisatel
- Ivan Božilov, *Kulturata na srednovekovna Bālgarija*, Abagar, 1996
- *Starobālgarsko knižovno nasledstvo* (sāstavitel Liljana Graševa), Sofia, Marin Drinov, 2002
- Achit Chakraborti, *Prevodite v srednovekovna Bālgarija*, Sofia, Nauka i izkustvo, 1981